



Décombrer

Hervé Dumez

► To cite this version:

| Hervé Dumez. Décombrer. Le Libellio d'AEGIS, 2010, 6 (2), pp.44-49. hal-00546655

HAL Id: hal-00546655

<https://hal.science/hal-00546655>

Submitted on 20 Dec 2011

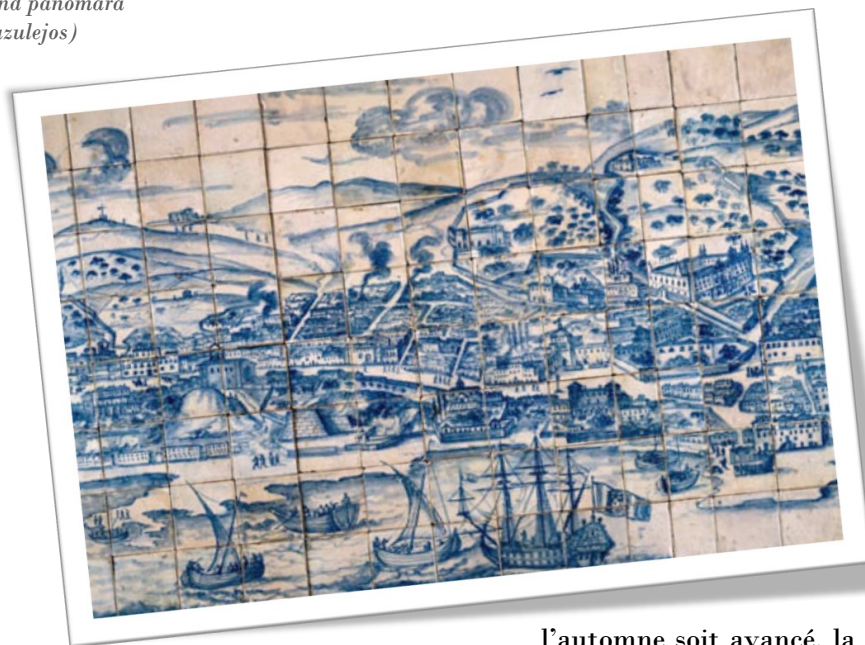
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Décombrer¹

*Une vue de la ville
avant le tremblement de terre
(extrait du grand panorama
1700-1725 en azulejos)*

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique



*Il n'est jusqu'à son absence
qui ne me tienne compagnie.
Et je l'aime tant que je ne sais
comment la désirer.
(Alberto Caeiro)*

La ville, de la rive du fleuve s'étageant sur les collines, étincelle de blancheur. Dans son Don Juan, un siècle plus tôt, Tirso de Molina en a parlé comme de la huitième merveille du monde. Bien que

l'automne soit avancé, la température de ce matin est clémente : 17,5°. Un vent léger souffle du nord-est, aidant une foule de navires à manœuvrer en tous sens sur l'immense plan d'eau. De près, les rues sont étroites, héritées de l'époque moyenâgeuse, tortueuses parfois, souvent malpropres quoique les maisons soient blanchies à la chaux, et l'on ne voit aucune vitre aux fenêtres, masquées de jalousies de bois ressemblant à celles des confessionnaux, comme l'a noté un capucin français y ayant séjourné quelques mois.

Ce samedi de Toussaint, les cloches ont sonné dans l'air calme pour la messe de 9h, assez peu fréquentée. Passé 9h30, chacun entend un fort grondement sourd, effrayant. La seule comparaison qui vient à l'esprit est celle d'un de ces grands carrosses attelés de six chevaux qui parcourrait les rues exigües de la ville, lancé à une vitesse folle. Mais le grondement ne diminue pas et enfle, comme si le carrosse fou se rapprochait au lieu de s'éloigner, et tournait en rond dans la ville. A 9h40, une première secousse fissure les murs et en abat certains. Il y a quelques secondes de calme, puis une deuxième secousse, et une troisième. Les habitants se précipitent dans les rues, comme le fait le comte de Peralada, ambassadeur d'Espagne. L'écusson de pierre qui porte fièrement ses armes au-dessus du porche de son palais se détache et l'écrase au moment même où il en franchit le seuil pour se réfugier sur la chaussée². Les paroissiens sont ensevelis dans les décombres des églises effondrées. Un grand nombre d'habitants de la ville basse se réfugient sur la place du palais royal, près de la rive, seul espace dégagé permettant d'échapper aux rues étroites où les maisons s'écroulent. La vue y est stupéfiante et ils restent médusés : le quai de pierre et sa

1. Le verbe, qui a existé, a aujourd'hui disparu, ne laissant symboliquement derrière lui que le substantif « décombres ». Il signifiait se débarrasser de tout ce qui encombre. Voir le passé comme ne nous laissant que des décombres, souvent issus de catastrophes et qu'il faut s'activer à enlever pour pouvoir de nouveau vivre, penser et circuler, peut être vu comme une figure de la modernité.

2. L'ampleur de la catastrophe fait de ses morts des victimes de masse anonymes. La seule mort individuelle à être l'objet d'un récit, dans les correspondances diplomatiques de ses collègues, est celle du comte de Peralada.

balustrade de marbre semblent se dissoudre sous leurs yeux – les témoins disent qu’une crevasse s’est ouverte dans laquelle ils ont disparu avant qu’elle ne se referme³ – et le grand fleuve s’est retiré, réduit à un filet d’eau serpentant au milieu de centaines de navires échoués sur un désert de vase s’étendant à perte de vue. Vingt-cinq minutes plus tard, une vague de cinq mètres de haut accourant à une vitesse inouïe noie d’un coup les malheureux qui avaient cru trouver un refuge sur la rive, bousculant tout sur deux cent cinquante mètres à l’intérieur de la ville, y précipitant des carcasses de navire. Trois vagues de hauteur à peu près équivalente déferlent successivement. Dans les différents quartiers, les charpentes des maisons écroulées entrent au contact des foyers des cheminées et prennent feu. L’incendie, attisé par le vent qui a brusquement forcé, dure six jours et ravage ce qui restait. Sur vingt mille maisons, trois mille à peine tiennent encore debout, peu sûres. Des quarante églises paroissiales, cinq subsistent. Le quartier de Graça, autour du château, est seul à avoir été épargné, avec la vieille cathédrale ébranlée mais encore droite. On ne saura jamais le nombre des victimes : le pays, craignant ses puissants voisins, ne veut pas leur montrer à quel point il a été affaibli.

Les côtes d’Afrique du Nord sont elles aussi ravagées. La vague a atteint la Martinique dix heures après son déferlement à Lisbonne. À Monvalon près de Martigues, vers 10h15, trente personnes qui sortent de la messe voient une vague se former sur le bassin situé devant la chapelle et se répandre à près de six pieds au-delà du bord ouest. L’eau reflue vers l’autre bord, puis une nouvelle vague se forme, et une troisième. C’est également le cas sur les bassins de radoub de Portsmouth, à 10h35. À des milliers de kilomètres de l’épicentre, un peu plus tard, des lacs de Suède, de Bohême, du Brandebourg, entrent en résonance et s’agitent brusquement alors que le temps est parfaitement calme et que la terre n’a pas bougé⁴.

L’onde de choc intellectuelle est à la mesure. Deleuze écrira qu’avant Auschwitz aucun désastre n’a autant bouleversé les manières de penser.

La nouvelle atteint les principales capitales européennes deux à trois semaines après la Toussaint. Les protestants extrémistes voient dans la catastrophe le châtement du papisme, la ville étant connue pour les activités de l’Inquisition. Des rabbins de Hollande et d’Allemagne y voient eux aussi un juste retour des choses. Les catholiques ultras prêchent la punition d’une ville où le plaisir était devenu religion, où l’un des plus beaux opéras d’Europe avait été inauguré quelques mois auparavant, qui s’est trouvé complètement détruit par le tremblement de terre, le tsunami, puis l’incendie. Voltaire compose un poème dans lequel il enterre le « tout est bien dans le meilleur des mondes possibles » et, ému par les victimes dont « la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer », remet l’existence du mal au premier plan de nos vies. Si opposé qu’il soit à la cléricature, il refuse absolument toute idée d’une vengeance divine. Rousseau, le grand sensible, ne manifeste aucune pitié apparente pour les victimes, mais note assez justement que si tant de personnes ont péri, c’est parce qu’elles s’étaient agglutinées dans une ville aux rues étroites et aux maisons hautes. Il appelle à des mesures de prévention. Le jeune Kant essaie de construire la première théorie scientifique des tremblements de terre, qui contient quelques bonnes remarques et une hypothèse d’ensemble fautive. À Francfort, un petit garçon de six ans, Johann Wolfgang von Goethe, restera marqué par le récit terrifiant qu’on lui fait et qui ne correspond pas à ce que lui enseigne le catéchisme. Kleist, né plus de vingt ans après l’événement, s’en souviendra lui aussi et le décrira en le transposant, dans une belle et tragique nouvelle – *Le tremblement de terre au Chili*. Un certain

3. Probablement du fait de la liquéfaction du sol, phénomène accompagnant souvent les tremblements de terre dans les terrains alluvionnaires (Poirier, 2005, p. 70).

4. Des ondes sismiques de surface et de longue période peuvent, si la fréquence propre des lacs et étangs leur correspond, dépendant de leur surface et de leur profondeur, faire entrer en résonance ces masses liquides (Poirier, 2005, p. 90).

(Suite page 46)

(Suite de la page 45)

optimisme qui se faisait jour en ce début du XVIII^e siècle ne se remettra jamais du cataclysme, et de son évocation dans *Candide*.

Le roi Joseph 1^{er} et sa famille étaient à Belem et n'ont rien vu, quoiqu'ayant ressenti les secousses, affolés. Leur palais, imaginé d'abord pour Philippe II lors de son séjour au Portugal puis agrandi, embelli, complété récemment par l'Opéra du Tage, avec sa bibliothèque de soixante dix mille volumes, son église, les trésors des magasins des Indes, est totalement détruit. Velléitaire, un peu instable, le roi ne s'en remettra vraiment jamais et, de longtemps, ne pourra plus dormir sous un toit. Il accueille l'un de ses ministres, jusque-là assez obscur, en lui demandant : que faut-il faire ? Et il s'entend répondre sobrement : enterrer les morts et s'occuper des vivants⁵. Tout repose sur Sébastião José de Carvalho e Mello, qui ne deviendra marquis de Pombal que bien plus tard. Il est de petite noblesse, méprisé par la cour, catholique mais lié à la franc-maçonnerie et ennemi juré des Jésuites qu'il expulsera du pays. Quoique Ministre des affaires étrangères et de la guerre, il s'impose dans le chaos régnant. Le jour même du tremblement de terre, il prend les premières mesures. Très vite, les prix et les salaires sont bloqués au niveau qui était le leur la veille du séisme. Des vivres sont achetées aux alentours et acheminées vers la ville. Un cordon de troupes l'entoure, empêchant les habitants de la fuir. Des pillards sont arrêtés et pendus sur le champ. Les religieux qui épouvantent le peuple en rendant ses péchés responsables de la catastrophe sont emprisonnés. Un jésuite, un peu dérangé, sera même traîné devant l'Inquisition et brûlé.

Pour la première fois dans l'histoire, une aide internationale s'organise. Des navires de vivres sont envoyés d'Angleterre (il s'agit surtout, il est vrai, de venir en aide à la forte communauté anglaise qui habitait dans la ville et, par ailleurs, le mauvais temps les ayant bloqués au port trop longtemps, leurs cargaisons avariées seront pour l'essentiel jetées dans le Tage). De Hollande parviennent des matériaux de construction pour des maisons préfabriquées en bois : elles abriteront les habitants durant des années. Certaines, à deux étages, luxueuses, sont réservées à la noblesse. Hambourg envoie un navire chargé de vivres, de toiles de tentes, de clous, de tuiles. La France et l'Espagne proposent une aide financière mais le petit pays, se défiant des arrière-pensées de ces grandes puissances, refuse. Le Brésil, colonie de la couronne, envoie des diamants, de l'or, des bois de construction.

La réflexion sur l'avenir de la ville est confiée à un ingénieur militaire de quatre vingt trois ans formé à l'école de Vauban, Manuel de Maia. Très vite, il met sur le papier quatre scénarios possibles. Reconstruire la ville quasiment à l'identique, en élargissant simplement quelques rues, est la solution la plus simple puisque les propriétaires gardent leurs terrains, ramassent les matériaux de construction des maisons écroulées et s'en servent pour rebâtir. Élargir les rues et limiter la hauteur des immeubles à deux étages, ce qui minimiserait les pertes en cas de nouvelles secousses, est la deuxième option. Troisième solution : raser toute la ville basse, celle qui s'étend entre le fleuve et les collines et la reconstruire totalement. Cela suppose de changer toute la structure de la propriété. La quatrième est radicale : elle consiste à abandonner les ruines et à refaire la ville ailleurs, du côté de Belem. De toute façon, si la hauteur des maisons est limitée à deux étages, la ville devra s'étendre de ce côté. Dès lors, autant repartir de zéro. Pour le vieil homme qui a peu de chance de la voir se réaliser, la quatrième solution est la meilleure. Tous ceux qui ont vécu le drame et vu la ville détruite s'accordent sur l'impossibilité de la redresser. Maia, quant à lui, craint que les habitants ne se mettent à reconstruire spontanément, n'importe comment et que le résultat ne soit catastrophique. Il ne croit pas possible de restructurer la cité à partir de ses cendres. Ce qui se passe déjà suscite l'inquiétude :

5. On ne sait pas si la scène a bien eu lieu, ou si elle n'est qu'une légende. En réalité, dans l'urgence et pour éviter les épidémies, l'archevêque suggéra que les morts fussent entassés sur les navires qui restaient et jetés en mer, ce qui fut fait.

pour dégager les rues, on entasse les gravats à l'emplacement des anciens immeubles. Une fois les rues déblayées, donc restant à l'identique, les maisons seront rebâties, plus ou moins à l'identique elles aussi. Le mouvement commence d'ailleurs dans les semaines et les mois qui suivent le séisme. Ces nouvelles bâtisses seront impitoyablement abattues. Mello veut une vraie réflexion sur l'avenir. Il fait comprendre que l'abandon du site pour Belem n'est pas une option. Alors Maia s'avance plus nettement : si c'est le cas, la solution consiste pour lui à raser la Baixa, la ville basse, et à la reconstruire *ex nihilo*. Toutes les maisons seront faites à l'identique, portes, fenêtres, balcons peu profonds (de manière à ne pas faire trop de victimes lors d'un futur tremblement de terre), décors, toits. Les plans seront établis par un de ses officiers, Eugenio dos Santos, issu d'une modeste famille de maçons. Contrairement à l'avis de Maia, pour des raisons économiques que le vieil homme avait prévues, les immeubles seront en réalité de quatre étages : un étage avec balcon, deux étages à fenêtres, un dernier mansardé. Toute la Baixa sera faite ainsi : la standardisation des éléments permet une efficacité de reconstruction maximale. Seules quelques décorations varieront en fonction de l'importance de la rue. D'autres ingénieurs mettent au point des structures de bois qui, en cas de nouveau tremblement de terre, peuvent soutenir les planchers et toits même si les murs s'écroulent. Ce sont des cages (*gaiola*), résistantes et souples. Un essai est tenté au milieu des ruines : un régiment marche à contretemps sur des tréteaux, reproduisant la secousse d'un tremblement de terre, et la structure tient bon. Elle est donc généralisée à tous les nouveaux immeubles. Par ailleurs, les murs latéraux des maisons monteront au-dessus du niveau des toits et les murs intérieurs seront couverts d'*azulejos*, mesures destinées à éviter la propagation des incendies.



Eugenio dos Santos
1711 – 1760

Reste à établir le plan d'urbanisme. Pour repenser la place du Rossio, Maia nomme un ingénieur d'origine hongroise, Carlos Mardel qui avait conçu avec maîtrise l'un des plus grands projets des dernières années : celui de l'aqueduc destiné à alimenter les fontaines de la ville et qui a d'ailleurs résisté aux secousses. Dans les écuries des magasins des Indes fissurées mais qui ont seules résisté au milieu des ruines de l'ancien palais royal, Maia met en place trois équipes qui vont se trouver en concurrence pour repenser la ville basse : la première travaille sur le plan des rues existantes, regarde comment les élargir et voit s'il est opportun de transformer les anciennes impasses en rues. La deuxième part de l'existant, mais en étant plus libre. La troisième, celle d'Eugenio dos Santos, a toute liberté pour repenser la ville basse, en ne respectant que l'emplacement des églises. De plus, chaque dirigeant d'équipe est chargé de faire un plan qui lui est personnel, en ayant le droit de ne pas tenir compte de la plus grosse contrainte : l'emplacement des anciennes églises considéré pourtant comme sacré. Le plan qui est approuvé de la signature du ministre est finalement signé dos Santos et Mardel. C'est le plus libre – il n'indique plus que trois églises sur les quatorze que comptait auparavant la Baixa – et le plus créatif.

Il suppose de raser définitivement les ruines. Le *sargento-mor* José Monteiro de Carvalho s'en charge. Il parcourt la ville basse ravagée en faisant sauter à la poudre les derniers murs restés debout, méritant ainsi son surnom de « *Bota-Abaixo* » (« flanque-tout-par-terre ») mais donnant aux architectes et urbanistes la liberté dont ils ont besoin. Les matériaux obtenus servent de remblai : le sol est

(Suite page 48)

(Suite de la page 47)

surélevé de quelques mètres pour mettre les rues à l'abri des crues du Tage, et aplani pour permettre des rues plus droites. Sur cette table rase, la renaissance de la ville peut s'opérer grâce à la volonté dictatoriale du ministre.

Les rues droites et larges se coupant à angle droit, les immeubles standardisés fondés sur des principes de construction plus scientifiques développant des normes antisismiques, l'articulation des deux grandes places, créent une cité nouvelle, même si, sur le Rossio, le palais de l'Inquisition est reconstruit (Pombal videra celle-ci de sa substance et la neutralisera)⁶ ; même si le nom des anciennes rues est conservé et les artisans regroupés comme ils l'étaient : les orfèvres de l'or et de l'argent, les cordonniers, les doreurs (*rua dos douradores*). Londres avait été repensée après le grand incendie. À Turin, un quartier nouveau avait été juxtaposé à la vieille ville. Rien de comparable n'avait pourtant été tenté. Le projet prend plus de vingt ans, mais les témoins hébétés du tremblement de terre partageaient l'idée que de cent ans



Ruines de
la Praça da Patriarcal
in Recueil des plus belles
ruines de Lisbonne.

la ville ne pourrait renaître. Les habitants vivront dans leurs baraques de bois entre ruines et chantiers. Le marquis de Fronteira, son palais de Lisbonne étant entièrement détruit, s'installe quant à lui dans sa somptueuse *quinta*, sa résidence de campagne, où il passera ses dix dernières années sans retourner dans la ville rasée. Des voyageurs font la visite, et parmi eux des peintres et graveurs. Paris et Pedegache publient un *Recueil des plus belles ruines de Lisbonne causées par le tremblement et par le feu du premier novembre 1755*.

Ces vues se diffusent dans toute

l'Europe et créent une mode préfigurant le romantisme. L'église des Carmes, faute d'argent et de projet, restera en l'état, vestige et souvenir du désastre au cœur de la ville reconstruite et, signe d'un projet sans fin.

Eugenio dos Santos disparaît en 1760, assombri, désespéré par le remords poignant de n'avoir pas respecté dans ses plans les églises disparues de la Baixa. Mardel le suit en 1763. Maia, le plus âgé pourtant, en 1768 seulement. Mais Pombal restera jusqu'à la fin obsessionnellement fidèle au travail des trois hommes. L'apogée de la reconstruction est l'érection de la statue du roi au milieu de l'ancienne place du palais royal que Pombal a renommée place du commerce. Il a choisi pour la statue un ancien dessin de dos Santos que le sculpteur a dû respecter, dont le coup de génie est le cimier du cavalier qui lui donne sa hauteur et sa finesse élancée lorsqu'on voit la statue se découper dans l'arche de la rue Augusta, malgré la masse écrasante du monument vu de près. Sur le socle est un médaillon du ministre au sourire vaguement méprisant. Pombal lui-même préside l'inauguration à la tête d'un cortège imposant et magnifique. Officiellement, le roi est absent. En réalité, il assiste à la scène, caché derrière la jalousie d'une fenêtre de la place qui n'est encore qu'à moitié construite. C'est le triomphe de l'administrateur dictatorial.

À la mort de Joseph 1^{er}, sa fille qui lui succède écarte ce personnage autoritaire et haï qui échappe de peu à l'exécution et meurt en exil intérieur dans son château de Pombal. Son médaillon est arraché du socle de la statue.

6. Le palais finira par brûler en 1836 et fut remplacé par un théâtre.



Rousseau a raison, qui la regarde comme la première catastrophe de masse due à l'urbanisation. Devenue objet de réflexion philosophique brisant l'optimisme mais le relançant par la solidarité, l'action et la technique, marquant le point de basculement des mentalités religieuses qui, notamment sous l'effet de Voltaire, évoluent en profondeur, faisant apparaître à la fois une tonalité artistique marquée par le goût pour les ruines et les rêveries tristes sur les mondes disparus et un nouveau champ scientifique, provoquant le développement d'un urbanisme audacieux quoique coincé entre nouveauté et passé, à l'image de son principal créateur, Eugenio dos Santos, elle ouvre réellement la modernité.



Un passant, petite moustache épaisse et lunettes rondes, chapeau mou, long pardessus sombre, légèrement voûté, une serviette à la main, descend d'un pas rapide plutôt que pressé la *Rua dos Douradores* en direction de la place du Commerce où il s'attablait pour écrire au café Martinho d'Arcada, le premier à avoir ouvert dans la ville reconstruite. Son regard est étrange, distrait et concentré, absorbé et distant, posé sur la banalité monotone des façades de la *Baixa* et perdu dans l'ailleurs, rêveur ironique.

Jamais une ville n'aura autant pénétré les replis d'un cerveau, ni un cerveau habité des rues de cette façon.

Ci-dessus
Azulejo
du palais de Fronteira

Ci-contre
Fernando Pessoa
dans les rues de la Baixa

Références

- Anthologie (2004) *Lisbonne avant le tremblement de terre. Le panneau (1700-1725) du musée de l'Azulejo*, Paris, Chandeigne.
- França José-Augusto (1965) *Une ville des lumières. La Lisbonne de Pombal*, Paris, S.E.V.P.E.N.
- Pessoa Fernando (1987) *Poésies d'Alvaro de Campos - Le Gardeur de troupeau, autres poèmes d'Alberto Caeiro*, Paris, Poésie/Gallimard.
- Poirier Jean-Paul (2005) *Le tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob.
- Quignard Pascal (1992) *La frontière*, Paris, Chandeigne ■